

Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 18 octobre 1770

Expéditeur(s) : Frédéric II

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

17 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

Frédéric II, Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 18 octobre 1770, 1770-10-18

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 13/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/1784>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitMon voyage en Moravie, des camps assemblés...

RésuméSon voyage en Moravie et la visite de l'Electrice de Saxe ont retardé sa rép. [à la l. du 2 août, 70.71]. L'univers est doté d'une intelligence que l'on peut deviner mais non pas définir. La fatalité des lois n'exclut pas toute liberté d'action chez l'homme. La religion chrétienne n'est plus celle de Jésus, mais un pur déisme sans dogme. Qu'importe les cultes s'il y a tolérance. La politique de Louis XIV est trop critiquée, avantages des grandes armées de métier. A réfuté le Système de la nature, mais ne voudrait pas voir brûler son auteur. Vœux de santé.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire70.103

Identifiant785

NumPappas1098

Présentation

Sous-titre1098

Date1770-10-18

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné

Publication de la lettrePreuss XXIV, p. 503-507

Lieu d'expéditionPotsdam

DestinataireD'Alembert

Lieu de destinationParis

Contexte géographiqueParis

Information générales

LangueFrançais

Sourcecopie, « A Potzdam », 17 p.

Localisation du documentGenève IMV, MS 42, p. 70-86

Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné

Auteur(s) de l'analyseNon renseigné

Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

78

leur politique a défigurée une chose qui
dans son institution n'étoit pas mauvaise,
cela ne prouve autre chose, si non, que la
Religion chrétienne a eu le sort de toutes
les choses humaines qui se pervertissent
par des abus. Quand on veut donc se
réveiller contre cette Religion il faut ~~la~~
~~désigner~~ ^{la} désigner. Ne tenir donc on parle en
distinguer les abus de l'institution.
Mais quelque soient ces dogmes, la
x populace y est attachée par la coutume,
x elle l'est de même à de certaines pra-
tiques extérieures; Qui les attaque
x avec acharnement la revolte; que faire
il donc faire? Conserver la morale
et même y reformer ce qui en neces-
saire; éclairer les hommes en place

86.

pour que l'on objecte de vaine curiosité ou
d'amusement; par bonheur elles n'influent
en rien sur la sérénité de nos jours;
le grand article est de se bien porter.

Je souhaite que votre voyage rétablisse
vos organes dans leur élasticité première,
que la dissipation chasse les brouilleries
de mélancolie qui s'élevaient de votre
âme, et que votre esprit, souffrant moins
des influences fatales de la matière, puisse
se livrer en toute liberté aux impulsions
de votre vaste génie.

Sur ce je prie Dieu qu'il vous aie en sa
sainte et saine garde.

à Paris ce 18. 8he

Tedavie

770

m'en pas convaincu, cependant si on
 vouloit le bruler, je porterois de l'eau
 pour éteindre son bucher. Voilà comme
 il faut penser quand on veut se mêler
 de philosophie, ou il faut renoncer
 au Titre de Philosophe. Or je vous avertis
 que si nous pouvions notre dispute plus
 loin sur Dieu et sur la fatalité, que
 nous aurons le malheur de ne nous plus
 entendre ni l'un ni l'autre; et à moins
 d'avoir vu Dieu par devant ou par
 derrière comme Moïse, je ne saurois
 vous en dire davantage que ce que mes
 observations et des probabilités m'en
 ont fourni. Ces Matières ne sont pour

vouder bien que je suspende mon
 jugement sur l'entretien des grandes
 armées jusqu'au temps que vous me
 fournissiez de meilleurs arguments
 pour les abolir. La politique à
 l'autre régler, sans doute, que la
 Métaphysique, mais il en est d'autres
 vigoureusement prouvées qu'on en
 trouve dans la Géométrie. Tous cela,
 mon cher Diagoras, ne m'empêche
 pas de vous estimer. On peut être
 de différentes opinions sans se haïr,
 surtout sans se persécuter. J'ai
 respecté l'auteur du Système de la
 Nature parce que ses raisons ne

la première alarme ou le voir des troupes,
à la hâte, tout devoit soldat; on ne
penseoit qu'à repousser l'ennemi, les
champs sortoient en friche, les metiers
devenoient oisifs, et ces soldats mal
payés, mal entretenus, mal disciplinés
ne vivoient que de rapines et menaient
la vie de brigand sur les malheureuses
terres qui servoient de Thlaite à leur
dépredation. Tout cela est bien chan-
gé; non qu'il n'y ait des Turpins, des
Conflans, des Richelieu, des pillards —
infâmes dans quelques armées; mais
tout cela n'approche pas de dévilement
qui avoit lieu autrefois. Ainsi vous

nous nous sommes obligés de les terminer bien
 plus vite. De nos jours sept ou huit
 Compagnies ont plus épuisé les fonds
 des souverains et les rendus pacifi-
 ques et traitables. Il faut encore ob-
 server que ces grandes armées fixent
 les conditions plus définitivement
 qu'elles ne l'étoient ~~Il~~ autrefois. Au
 premier coup de trompette qui sonne
 après-midi ni le Laboureur, ni le
 Manufacturier, ni l'homme de Loi,
 ni le Joueur ne se détournent de
 leur ouvrage; ils continuent tranquille-
 ment à s'occuper à leur ordinaire,
 laissant aux défenseurs de la Patrie
 le soin de la vanger. Autrefois à

de bras à l'industrie. Dans tout pays;
 il ne peut avoir qu'un certain nombre
 d'agriculteurs proportionnés aux terres
 qu'ils ont à cultiver, et un certain
 nombre d'ouvriers proportionnés à
 l'étendue du débit; le surplus devient
 d'ois ou mendiants ou voleurs de grand
 chemin. De plus ces nombreuses armées
 font circuler les espèces et répandent
 dans les Provinces avec une distribution
 égale les subsides que les Peuples
 fournissent au Gouvernement. L'en-
 tretien continuel de ces grandes armées
 abrège la durée des guerres; au lieu
 de trente ans qu'elles durent jadis
 au siècle, les Monarques par épuise-

Souvenez vous donc pas que long temps
 avant lui les Romains en avoient —
 × introduit l'usage. Mettez vous dans
 le cas de ce Prince. Il prévint que
 la jalousie de son Voisin lui suffi-
 × teroit des guerres vaines; il ne
 vouloit pas être pris au dépourvu; il
 voyoit la Maison Royale d'Espagne
 × prête à s'éteindre, ne devoit-il pas se
 × mettre en posture à pouvoir profiter
 des événements favorables que l'occa-
 sion lui présentoit? Et n'étoit-ce pas
 un effet de sa prudence et de sa
 sagesse de les entretenir avant qu'il
 en eût besoin? Et après tout, les
 grandes Armées ne déjouent pas
 les Campagnes ni ne font manquer

qui influent sur les Gouvernements;
 repandre à pleine main du ridicule
 sur la superstition; persifler les
 dogmes; étendre le faux Rôle pour
 acheminer les esprits à une Tolérance
 universelle. Qu'importe alors à quel
 culte la populace est attachée. Après
 vous avoir dit de Dieu ce que j'en fais
 et ce que je n'en fais pas, je vous
 entretiendrai un moment d'une de
 ses Images sur Terre, de ce Louis
 XIV. trop loué pendant sa vie et trop
 amèrement critiqué après sa mort;
 Vous accuser ce Prince d'avoir le premier
 donné l'exemple de ces armées nombrées
 qu'on entretient de nos jours; ne vous

1098

18/10/70

7°

Mon voyage en Moravie, des Camps assemblés
 dans ses environs et la visite que j'ai reçue
 de l'Électeur de Saxe, font des excuses
 valables de ne vous avoir point répondu
 sur ce que vous, ni moi, n'entendrons ja-
 mais bien. J'ai donné depuis quelques réponses
 à mon espoir pour le sçavoir de la dissipa-
 tion du grand monde et le remettre dans
 son affluence philosophique. Vous m'obligez
 de s'éclaircir avec vous dans l'obscurité, et
 je m'écritai avec vous. Grand Dieu rend
 nous le jour et combat contre nous! Mais
 enfin jusqu'il faut entrer dans ce labyrinthe,
 il n'y a que le fil de la raison qui puisse
 m'y conduire. Cette raison me montrant des
 rapports étonnants dans la Nature, et me
 faisant observer les causes finales si
 frappantes et si évidentes, m'oblige de
 reconnaître qu'une intelligence préside à —

77

tient beaucoup de celle de Zenon, sa
 Religion étoit un pur durisme, et voyez
 comme nous l'avons brodée. Et tant
 si je défend la Morale de Arvis, je dé-
 fend celle de tous les Philosophes, et je
 vous jassifie tous les Dogmes qui ne sont
~~pas~~ de lui. J'ai douter qu'il n'a rien
 laissé par écrit; sans doute qu'un tas de
 fanatiques imbéciles ont composé les
 livres qu'on appelle Canoniques et où on
 découvre une foule de contradictions et
 de misères qui défile l'ouvrage des hommes.
 C'est pourquoy ni vous ni moi n'y croyons.
 Des prêtres, ayant remarqué qu'il peussent
 leur orion idéal leur donner l'esprit
 des Semples, ont fait servir la religion
 d'instrument à leur ambition; mais si

76

* un aveu aussi fâcheux, vous ne m'accuserez
 pas que de préjuger d'enfance m'ayant
 fait embrasser la défense de la religion
 chrétienne contre le philosophe fanatique
 qui la déchire avec tant d'animosité. Je
 sçais que je vous dirai que nos religions -
 d'aujourd'hui ressemblent aussi peu à celle
 de chrise qu'à celle des Jroquois. Jesus
 étoit Juif et nous les bralons. Jesus prê-
 choit la patience et nous persécutons. -
 Jesus prêchoit une bonne morale et nous
 ne la pratiquons pas. Jesus n'a point
 établi de dogmes et les Conciles n'en
 ont bien fourni; enfin un chrétien du troisième
 siècle n'est plus ressemblant à un chrétien
 du premier. Jesus étoit proprement un
 * Essénien, il étoit imbu de leur morale qui

dans vainqueur. Or comme l'expérience
 nous prouve le contraire, il faut donc
 convenir que l'homme jouit quelque fois
 de la liberté, quoique limitée souvent.
 Mais, Mon cher Diagoras, si vous prétendez
 que je vous explique en plus grand détail
 ce qu'en cette intelligence, que je marie à
 la matière, je vous prie de m'en dispenser.
 J'envisage cette intelligence comme
 un objet qu'on aperçoit confusément à
 travers un brouillard, c'en beaucoup que
 de la deviner; il n'en pas donné à l'homme
 de la connaître et de la définir. Je suis
 comme Colomb qui se doutait de l'exis-
 tence d'un nouveau monde et qui laissa à
 d'autre la gloire de le découvrir. Après

et les passions des hommes viennent des
 éléments dont ils sont composés. Or lors-
 qu'ils obéissent à ces passions ils sont
 esclaves, mais libres aussi lorsque qu'ils
 leur résistent. Vous me pousserez plus loin.

Vous me direz ; mais ne voyez vous pas que
 cette raison par laquelle ils résistent à
 leurs passions en assujettit à la nécessité
 qui la fait agir sur eux. Cela peut être
 x à toute force, mais qui opte entre la
 raison et ses passions et qui se décide,
 en, ce me semble, libre, ou je ne fais
 plus quelle idée on attache au mot de
 liberté. Ce qui est nécessaire en absolu,
 x or si l'homme est à toute rigueur assujetti
 à la fatalité, les peines ni les récompenses
 ni l'ébranlons, ni ne détruisons ces aspec-

elle ne peut que combiner, et ne se servir
 de choses que selon que leur constitution
 intrinsèque s'y prête. Les Eléments,
 par exemple, ont des propriétés certaines,
 et ils ne pourroient pas exister autrement
 qu'ils ne fassent; mais si l'on veut en
 inférer, que le monde, étant éternel est
 nécessaire, et que par conséquent tout
 ce qui existe en assujéti à une fatalité
 absolue, je ne vois pas devoir souscrire
 à cette proposition. Il me paraît que la
 Nature se borne à avoir donné aux Eléments
 des propriétés éternelles et stables, et
 d'avoir asservi le mouvement à des lois
 permanentes, qui, sans doute, influent consi-
 dérablement sur la liberté, sans cependant
 entièrement la détruire. L'organisation

joint à la matière Universelle. Je ne l'appelle pas esprit, par ce que je n'ai aucune idée d'un être qui n'occupe aucun lieu, qui par conséquent n'existe nulle part; mais comme notre pensée en une suite de l'organisation de notre corps, pourquoi l'Univers infini n'en ~~seroit~~ plus organisé que l'homme si l'auroit-il par une intelligence infiniment supérieure à celle d'une aussi fragile créature? Cette intelligence co-éternelle avec le monde ne peut pas, selon que je la conçois, changer la Nature des choses. Elle ne peut ni rendre ce qui est léger, ni ce qui est brulant, glacé; affermir à des Loix qui sont invariables et inébranlables,

ces Univers pour maintenir l'arrangement
 général de la Machine. Je me représente
 cette intelligence comme le principe de la
 vie et du mouvement. Le système de
 Cahos développé me paraît insoutenable, par-
 ce qu'il eût fallu leur habileté pour
 former le Cahos et le maintenir, que pour
 arranger les choses telles qu'elles sont. Le
 système d'un monde créé de rien en contra-
 diction, et par conséquent absurde. Il
 ne reste donc que l'élément du monde ;
 idée qui, n'impliquant aucune contradic-
 tion, me paraît la plus probable, pas ce
 que, ce qui est aujourd'hui peut bien avoir
 été hier et ainsi du reste. Or l'homme étant
 matière, pensant et se mouvant, je ne
 vois point pourquoi un pareil principe
 pensant et agissant ne pourrait pas être